

rations si délicates et si compliquées , que le spéculateur le plus hardi ne se serait pas permis un doute. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privilèges dont jouissaient celles de Hollande et d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert , considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques qui ne se trouve pas dans les monarchies , eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilège exclusif fut accordé pour cinquante ans , afin que la compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle aurait le temps de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendraient un intérêt de vingt mille livres devenaient régnicoles sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix , les officiers , à quelques corps qu'ils fussent attachés , étaient dispensés de résidence , sans rien perdre des droits et des gages de leurs places.

Ce qui devait servir à la construction , à l'armement , à l'avitaillement des vaisseaux , était déchargé de tous les droits d'entrée et de sortie , ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeait à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porterait de France aux Indes , et soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporterait.

On s'engageait à soutenir les établissemens de

la compagnie par la force des armes , à escorter ses convois et ses retours par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeraient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs et des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueraient au service de la compagnie.

Les fonds de la nouvelle société devaient être de quinze millions , somme à peu près égale à ce que nous appelons aujourd'hui trente millions. Comme l'argent n'était pas alors fort abondant , et que les idées de la nation n'étaient pas encore tournées vers les grandes opérations de commerce , le gouvernement s'engagea à prêter le cinquième de ce capital sans intérêt pendant dix ans. Les grands , les magistrats , les citoyens de tous les ordres , furent invités à prendre part au reste. La nation , jalouse de plaire à son prince , qui ne l'avait pas encore écrasée du poids de sa fausse grandeur , s'y porta avec un empressement extrême.

Madagascar fut encore destiné à être le berceau de la nouvelle association. Les malheurs répétés qu'on y avait éprouvés n'empêchèrent pas de penser que c'était la meilleure base pour le vaste édifice qu'on travaillait à élever. Pour juger sainement de ces vues , il faut prendre de cette île célèbre la connaissance la plus approfondie qu'il sera possible.

Madagascar , séparé du continent de l'Afrique ^{IV.} Les Français

forment des colonies à Madagascar. Description de cette île.

par le canal de Mozambique, est situé à l'entrée de l'Océan indien, entre le douzième et le vingt-cinquième degré de latitude, entre le soixante-deuxième et le soixante-dixième de longitude. Il a trois cent trente-six lieues de long, cent vingt de large, et huit cents de circonférence.

Les côtes de cette grande île sont généralement malsaines. Ce malheur tient à des causes physiques qu'on pourrait changer. La terre que nous habitons n'est devenue salubre que par les travaux de l'homme. Dans son origine elle était couverte de forêts et de marécages qui corrompaient l'air. C'est l'état actuel de Madagascar. Les pluies, comme dans les autres pays situés entre les tropiques, y ont des temps marqués. Elles forment des rivières, qui, cherchant à se dégorger dans l'Océan, trouvent leur embouchure fermée par des sables que le mouvement de la mer y a poussés durant la saison sèche, c'est-à-dire lorsque les eaux n'avaient pas assez de volume et de vitesse pour se faire jour. Arrêtées par cette barrière, elles refluent dans la plaine, y sont quelque temps stagnantes, et remplissent l'horizon d'exhalaisons meurtrières, jusqu'à ce que, surmontant l'obstacle qui les retenait, elles se ménagent enfin une issue. Ce système paraîtra d'une vérité sensible, si l'on fait attention que les côtes ne sont malsaines que dans la mousson pluvieuse, que la colonne d'air corrompu ne s'étend jamais bien loin, que le ciel

est toujours pur dans l'intérieur des terres, et que le rivage est constamment salubre dans tous les lieux où, par des circonstances locales, le cours des rivières est libre sans interruption.

Par quelque vent que le navigateur arrive à Madagascar, il n'aperçoit qu'un sable aride. Cette stérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reste de l'île, le sol, abandonné à lui-même, se couvre d'un grand nombre de plantes particulières à la zone torride, et a été trouvé très-favorable à toutes les productions qui peuvent se cultiver sous ce ciel ardent. Les palmiers, les cocotiers, les orangers, les bois de construction et d'ameublement sont également communs dans les plaines et sur les montagnes.

« Quel admirable pays que Madagascar, s'écriait, il y a dix ou douze ans, Commerson, un des plus exacts, des plus infatigables botanistes de notre siècle ! Ce n'est pas dans une course rapide qu'on peut parvenir à reconnaître ses riches productions. Ce serait l'étude d'une longue suite de siècles, et encore faudrait-il des académies entières pour une si abondante moisson. C'est dans cette île qu'est la véritable terre de promesse pour les naturalistes. C'est là que la nature semble s'être retirée dans un sanctuaire particulier pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle est asservie dans d'autres contrées. Les formes les plus insolites et les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque

« pas. A leur vue, Linné lui-même conviendrait
 « qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile
 « qui couvre les productions éparses de la nature.
 « On ne peut s'empêcher, à la vue des trésors
 « répandus à pleines mains sur cette terre fertile,
 « de regarder en pitié ces sombres spéculateurs de
 « cabinet qui passent leur vie à forger de vains
 « systèmes, et dont tous les efforts n'aboutissent
 « qu'à faire des châteaux de cartes. »

Il n'y a proprement de culture à Madagascar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La semence y est jetée à la volée. Des troupeaux les traversent ensuite, et par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reste est abandonné au hasard. Une autre espèce de riz est cultivée dans la saison des pluies sur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne sont pas fécondées par les sueurs de l'homme. La fertilité du sol et des eaux bienfaites y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chèvres paissent jour et nuit dans les prairies sans cesse renaissantes que la nature a formées à Madagascar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune espèce de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y dussent prospérer.

On a cru trop légèrement que l'or et l'argent étaient des productions de l'île. Mais il est prouvé que, non loin de la baie d'Antongil, il se trouve

des mines de cuivre assez abondantes, et des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecasses se perd, comme celle de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes, ont-ils été transplantés? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ne sont pas tous sortis d'une souche commune, quand on réfléchit aux différentes formes qui les distinguent.

Cette variété tient sans doute à la formation générale des îles. Toutes ont été liées à quelque continent dans des temps antérieurs à l'origine de la navigation, et en ont été séparées par ces bouleversements qui ne se renouvellent que trop souvent. Si la rupture a été subite, l'île ne vous offrira qu'une seule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées long-temps avant le déchirement, alors le péril mit les différents peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte vers le lieu où il se promettait quelque sécurité. Cependant le terrible phénomène s'exécuta; et l'espace entouré d'eaux renferma des races qui n'avaient ni la même couleur, ni la même stature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainsi à Madagascar. Ses côtes offrent des hommes qui ressembleraient parfaitement aux esclaves que fournit l'Afrique occidentale, s'ils étaient aussi vigoureux. Les peuples de l'intérieur n'ont pas, comme leurs

voisins , le nez aplati , les lèvres grosses , les cheveux crépus : moins noirs et plus faibles , ils ont des traits et une physionomie qui les rapprochent des Chinois. Il n'y a pas deux siècles qu'on voyait dans plusieurs cantons un grand nombre d'habitans dont la couleur tenait du blanc et du rouge , et qu'on croyait originairement Arabes. Le bruit s'est enfin répandu de nos jours qu'il existe à l'ouest de l'île un peuple appelé Quimosse , qui n'a communément que quatre pieds , et qui ne s'élève jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille âmes. Il devait être plus nombreux avant la guerre meurtrière et malheureuse qui lui fit quitter ses premiers foyers. Forcé de s'expatrier , il se réfugia dans une vallée très-fertile et entourée de hauteurs escarpées , où il vit sans communication avec ses voisins. Lorsque ses anciens vainqueurs se réunissent pour l'attaquer dans cette position heureuse , il lâche un grand nombre de bœufs sur la croupe de ses montagnes. Les assaillans , qui n'avaient que ce butin en vue , s'emparent des troupeaux , et quittent les armes pour les reprendre lorsqu'ils peuvent encore réussir à former une confédération assez puissante pour déterminer les Quimosse à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient , qui convient aux faibles et timides Quimosse , s'il est vrai qu'ils existent , ne conviendrait nullement à une nation puis-

sante. Le souverain ou le ministre pusillanime qui achète la paix invite son ennemi à la guerre , et le fortifie de tout l'argent qu'il lui accorde et dont il s'affaiblit. C'est un mauvais politique , qui se conduit comme s'il ne lui restait que quelques années à vivre , et qui se soucie fort peu de ce que l'empire deviendra après sa mort.

Madagascar est divisé en plusieurs peuplades plus ou moins nombreuses , mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces faibles associations habite un canton qui lui est propre , et se gouverne elle-même par ses usages. Un chef , tantôt électif , tantôt héréditaire , et quelquefois usurpateur , y jouit d'une assez grande autorité. Cependant il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'état , ni la soutenir qu'avec les contributions et les efforts volontaires de ses peuples.

Le dépouillement des champs ensemencés , le vol des troupeaux , l'enlèvement des femmes et des enfans , telles sont les sources ordinaires de leurs divisions. Ces peuples agrestes sont tourmentés de la rage de jouir par l'injustice et la violence aussi vivement que les nations les plus policées. Leurs hostilités ne sont pas meurtrières ; mais les prisonniers deviennent toujours esclaves.

On n'a pas à Madagascar une idée fort étendue de ce droit de propriété d'où dérive le goût du travail , le motif de la défense et la soumission au gouvernement. Aussi les peuples y montrent-

ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vus naître. Dès raisons de mécontentement, de convenance ou de nécessité, leur font aisément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même, par pure inconstance, un Madecasse se choisit une autre patrie pour en changer encore lorsqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtement pour un acte de fureur ou pour un larcin. Il est assuré de trouver partout des terres à cultiver. Jamais elles ne sont partagées. C'est ordinairement la commune qui les enseme et qui en partage ensuite les productions. Ainsi le droit civil est peu de chose dans ces régions : mais le droit politique y est encore moins étendu.

Quoique les Madecasses admettent confusément la doctrine si répandue des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne soupçonnent pas l'existence d'une autre vie, et cependant ils croient aux revenans : mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées ? Le plus funeste de leurs préjugés est celui qui a établi des jours heureux et malheureux. On fait inhumainement mourir les enfans nés sous des auspices peu favorables. C'est une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations supportent la douleur et les événemens fâcheux avec autant de patience que

les Madecasses. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les suites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une résignation qu'on a peine à comprendre le moment de leur destruction, si désespérant pour nous. C'est peut-être une consolation pour eux d'avoir la certitude qu'ils ne seront pas oubliés lorsqu'ils auront cessé d'exister. Le respect pour les ancêtres est poussé très-loin dans ces régions sauvages. Il est ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs pères, et leur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de la vie.

Ces insulaires, robustes et assez bien faits, n'ont pas la même indifférence pour le présent que pour l'avenir. Comme ils ne sont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion, ni par cette police éclairée qui arrête les penchans de l'homme pour établir l'ordre de la société, ils sont tout entiers à leurs passions. Ils aiment avec transport les fêtes, le chant, la danse, les liqueurs fortes, et surtout les femmes. Tous les instans d'une vie oisive, sédentaire et abondante s'écoulent dans les plaisirs des sens, refusés par la nature aux sauvages du nord, qui épuisent leurs facultés physiques dans la recherche des alimens nécessaires à leur misérable et précaire existence. Outre la compagne qu'ils épousent en cérémonie, les Madecasses prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le

divorce est commun chez eux , quoique rien n'y soit plus rare que la jalousie. La plupart se tiennent même honorés d'avoir des enfans adultérins , quand ils sont de race blanche. L'illustration de l'origine fait passer sur l'irrégularité de la naissance.

On aperçoit un commencement de lumière et d'industrie chez ces peuples. Avec de la soie , du coton , du fil d'écorce d'arbre , ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre et de forger le fer ne leur est pas entièrement inconnu. Leurs poteries sont assez agréables. Dans plusieurs cantons ils pratiquent la manière de peindre la parole par le moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'histoire , de médecine , d'astrologie , sous la garde de leurs *ombis* , qu'on a pris mal à propos pour des prêtres , et qui ne sont réellement que des imposteurs qui se disent et peut-être se croient sorciers. Ces connaissances , plus répandues à l'ouest que dans le reste de l'île , y ont été portées par des Arabes qui , de temps immémorial , y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecasses , lorsque sur un petit nombre d'actes isolés d'emportement et de rage , commis dans l'accès de quelque passion violente , on n'a pas craint d'accuser la nation entière de férocité. Ils sont naturellement sociables , vifs , gais , vains , et même reconnaissans. Tous les voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de l'île y ont été accueillis , secourus dans

leurs besoins , traités comme des hommes , comme des frères. Sur les côtes , où la défiance est communément plus grande , les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences et des perfidies. Vingt-quatre familles arabes qui , très-anciennement , avaient usurpé l'empire dans la province d'Anossi , en ont long-temps joui sans trouble , et l'ont perdu en 1771 , sans être ni chassées , ni massacrées , ni opprimées. Enfin la langue de ces insulaires se prête aisément à l'expression des sentimens les plus tendres , et c'est un préjugé très-favorable de la douceur de leurs mœurs , de leur sociabilité.

Tel était Madagascar lorsqu'en 1665 il y arriva quatre vaisseaux français. Le corps qui les avait expédiés était résolu à former un établissement solide dans cette île. Ce projet était sage , et l'exécution n'en devait pas être fort coûteuse.

v.
Conduite des
Français à
Madagascar.
Ce qu'ils pou-
vaient et de-
vaient y
faire.

Toutes les colonies que les Européens ont établies en Amérique pour en obtenir des productions , ou au Cap de Bonne-Espérance , dans les îles de France , de Bourbon , de Sainte-Hélène , pour l'exploitation de leur commerce aux Indes , ont exigé des dépenses énormes , un très-long temps , et des travaux considérables. Plusieurs de ces régions étaient entièrement désertes , et l'on ne voyait dans les autres que des habitans qu'il n'était pas possible de rendre utiles. Madagascar offrait au contraire un sol naturellement fertile , et un peuple nombreux , docile , intelligent , qui